

Mme. Deguise, qui avait assisté à cette scène et qui sentait dans son cœur tout ce que nous éprouvions, nous conseilla de modérer notre douleur et notre impatience.

— Je verrai M. de ***. nous dit-elle ; je lui parlerai ; attendez encore quelques années, vous êtes jeunes tous deux. Le temps change bien des choses. Vous voulez faire une folie, impossible d'ailleurs ; car aucun prêtre ne voudrait vous marier, sans le consentement de vos parents, étant tous deux mineurs.

— Si nous ne trouvons pas de prêtre qui veuille nous marier, repris-je, presque sans savoir ce que je disais, nous nous ferons marier par un ministre.

— Absurde ! absurde ! répondit Mme. Deguise, il vous faudrait une licence.

— Eh bien, nous irons nous marier dans les Etats.

— Plus absurde encore !

— Qu'allons-nous donc faire ? nous écriâmes-nous en nous jetant aux pieds de Mme. Deguise. Nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre.

— Attendez, attendez ; un an, deux ans, trois ans s'il le faut.

— Et si mon père, reprit Eléonore en sanglotant, voulait me forcer d'en épouser un autre ? vous le connaissez, ma tante, sa volonté inflexible ne saurait se soumettre aux désirs des autres, il ne peut souffrir qu'un autre ait une opinion différente de la sienne, encore bien moins sa fille.

— Je frémis en entendant Eléonore prononcer ces paroles, dont je ne compris que trop bien la vérité. Mme. Deguise se mit à réfléchir. Nous la supplions, les mains jointes, de nous servir de mère.

— Eh bien ! dit-elle enfin, voici ce que je vais vous proposer. — J'ai peut-être tort, mais Dieu m'est témoin que je le fais pour éviter un malheur. J'irai avec vous, et vous vous marierez aux Etats.....

— La main d'Eléonore tressaillit dans la mienne.

— Mais à une condition, continua Mme. Deguise ; c'est que vous, Alphonse, vous partirez de suite pour quelque pays éloigné pour y tenter fortune, et quand vous serez riche, vous reviendrez vers votre Eléonore ; son père vous pardonnera sans doute, et Eléonore retournera chez son père, sans que l'on dise un seul mot du mariage.

— Vous dire la folle joie que j'éprouvai serait inutile ; le condamné qui reçoit son pardon, au moment de passer dans l'éternité, ne saurait en éprouver une plus grande.....

— Huit jours plus tard, Mme. Deguise, Eléonore et moi arrivions à Highgate, dans l'Etat de Vermont.

— A trois heures de l'après-midi, un juge de paix Américain nous mariait, Eléonore et moi, dans une des chambres de l'hôtel ; et le lendemain matin Mme. Deguise et Eléonore retournaient vers le Canada ; et moi, sans savoir où j'allais, je me dirigeai vers Burlington, d'où je me rendis dans l'Etat de Massachusetts.

— Trois ans après, au retour d'un long et pénible voyage que je fis, à bord d'un vaisseau baleinier, dans la mer pacifique, je revins à Boston, le cœur plein de joie et d'espérances. Par mon économie, mon travail, ma persévérance, j'avais réussi à amasser une petite fortune de cinq cents louis. Oh ! comme je saluai, avec des palpitations d'ivresse et de bonheur, le pavillon anglais qui flottait à l'artimon d'un trois mats, qui sortait du port de Boston. Je croyais voir un navire venant de Montréal, comme on en voit quelquefois passer à Sorel.... Sorel ! mon pays, mon Canada, ma terre promise !

— Je courus chez un brave Canadien, du nom de Gaspard Lavallée, qui tenait une maison de pension et auberge sur le port. C'est lui qui m'avait reçu, nourri, logé, lorsque j'arrivai du Canada seul, étranger, pauvre et dénué. Il m'avait trouvé de l'emploi et recommandé à un capitaine de ses amis, qui partait pour la pêche de la baleine sur les côtes du Chili.

— Le brave homme fut content de me revoir. Il me serra la main avec cordialité. Je pleurais de joie. Je lui demandai, en tremblant, s'il n'y avait pas quelques lettres pour moi du Canada ? J'avais écrit une longue lettre d'adieu à mon Eléonore, et lui avais donné mon adresse à Boston.

— Pendant qu'il cherchait dans une vieille valise, remplie de papiers, j'étais agité de mille émotions diverses ; tantôt je brûlais d'impatience, tantôt je me sentais faiblir, une sueur froide coulait de mon visage et se séchait presque aussitôt, pour faire place à une vive rougeur qui me couvrait la figure et le front.

— Enfin il trouva un paquet de lettres, attachées avec une ficelle, à mon adresse.... Je les pris. Une sueur glacée, un frisson d'épouvante me courut par tous les membres. Elles étaient toutes cachetées avec de la cire noire !... Était-elle morte ?... Je demandai une chambre privée. Je me jetai sur une chaise et je pleurai. Oh ! comme je pleurais amèrement ! Et pourtant je n'avais pas encore osé ouvrir ces lettres. La vue seule des cachets m'avait ainsi agité.

— Enfin, je voulus connaître le pire, et je les rompis !.....

..... Ma main peut à peine tenir la plume pour continuer !.... ; Pierre ! mon Pierre ! mon fils ! mon bien aimé !.... Tu étais né !.....

— Tu étais en nourrice, chez la femme d'un respectable habitant de St. Denis.....

— Ta mère.... mon Eléonore ! Après m'avoir attendu en vain, pendant deux ans, s'était mariée pour ne pas mourir de faim et de misère !.... Elle m'avait cru mort !.... affreux ! affreux !.... son père l'avait chassée !.... Et j'en étais la cause !.....

— Je n'ai plus le courage d'écrire !.... Tu liras ses lettres !"

G. B.

(A CONTINUER.)

